

JE M'EN VAIS VOIR LÀ-BAS
SI C'EST MIEUX

FRANCESCO M. CATALUCCIO

JE M'EN VAIS VOIR LÀ-BAS
SI C'EST MIEUX

*Parmi les Justes
en Mitteleuropa*

Traduit de l'italien par Louise Boudonnat

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Vado a vedere se di là è meglio*

© 2010, Sellerio Editore, Palerme.

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-352-7

*Quand quelqu'un, pour pouvoir raconter
quelque chose, entreprend un voyage, il ne
choisit, bien sûr, pas le chemin le plus
court !*

Arnold Schönberg

*Quand un homme passe trop de temps
en voyage, il devient finalement étranger
à son propre pays.*

Bolesław Miciński

1

Florence

Ma grand-mère, Giulia Vitale, une belle et corpulente Viareggina, issue d'une opiniâtre famille de marins, nous engageait à ne jamais flâner de droite et de gauche. Tout devait avoir une trajectoire bien déterminée et inéluctable, programmée et inscrite dans un portulan mental dont, depuis notre plus jeune âge, elle nous avait inculqué l'absolu. Mais le grand phare de la famille, c'était elle. À sa mort nous perdîmes le nord, ainsi que les solides amarres qui nous retenaient à Florence. Je me mis à vadrouiller, sans but précis, aujourd'hui encore j'ai du mal à me fixer. Quand vient le moment, je reprends armes et bagages et je m'en vais: ce n'est que longtemps après que réalise où je suis allé. D'autres jours, comme maintenant, je pars sans quitter ma chambre.

Il y a deux manières d'être au monde: en pèlerin ou en vagabond. Les premiers suivent un objectif balisé et s'engagent, avec bien sûr quelques légers doutes, sur un parcours en ligne droite. Les vagabonds en revanche abandonnent presque aussitôt la route principale, ils n'ont pas très clairement en tête où ils vont; par curiosité ou par crainte, ils suivent d'autres voies, amorcent de longs itinéraires vers des pays lointains, ils retournent souvent sur leurs pas. Car, comme l'a confié Samuel Beckett à Charles Juliet, nous devons probablement tous trouver la mauvaise route qui nous convient.

J'ai quant à moi reçu l'esquisse d'une feuille de route. Elle m'a été inspirée, voilà quarante ans, par Gabriele Sacerdoti, mon camarade sur les bancs de l'école primaire qui dessinait de fabuleux animaux s'envolant dans les airs, comme ceux de Marc Chagall. Ce fut mon premier véritable ami et complice de jeu, nous étions tous deux dispensés des cours de religion dans une bizarre école de Florence, entourée d'un beau parc, derrière l'église Santa Croce. Une école fondée après la Seconde Guerre mondiale par un professeur utopiste, Ernesto Codignola, qui l'avait baptisée Pestalozzi, en hommage au pédagogue suisse. Notre « cité-école » fonctionnait comme un minuscule État entièrement autogéré par les élèves: on y élisait librement des délégués, un maire, un conseil municipal et un tribunal (avec des magistrats également élus). Gabriele était juge et moi adjoint à la culture (et par conséquent directeur du journal photocopié: *Notre petit monde*). Dans cette extraordinaire et insolite école, où il n'y avait pas de notes et où chacun étudiait selon son goût, nous nous agitions tels d'allègres et insoucians petits poissons d'aquarium, qui ignoraient encore l'immensité de l'océan: enfants des familles pauvres du quartier, fils d'intellectuels de gauche ou d'étrangers installés temporairement et ayant eu vent de cette expérience unique d'utopie pédagogique bien concrète, tous grandissaient ensemble.

Gabriele, malgré son jeune âge, était très au fait de la culture juive et de ses traditions religieuses, il conservait toujours sur lui l'insigne de sa tribu: une petite plaque argentée où étaient gravées deux mains dans un geste de bénédiction. Il savait par cœur des versets de la Bible qu'il citait avec à-propos, rapportait de chez lui d'énormes livres et écrivait des listes tarabiscotées de mots en hébreu qu'il transformait ensuite en tableaux arithmétiques, avec lesquels il se livrait aux calculs aléatoires de sa très curieuse kabbale personnelle: les phrases les plus étranges se chargeaient d'une valeur numérique et il cherchait des signes divins au moyen d'audacieuses additions et soustractions. Umberto Eco, évoquant la mémoire de son ami Roland Barthes disparu en 1980, raconte que c'était le genre d'homme qui, sortant de chez lui et observant les passants dans la rue, se creusait la tête afin de savoir pourquoi les hommes avaient la boutonnière à droite et les

femmes à gauche, et il continuait de s'interroger et de cogiter jusqu'à ce qu'il ait trouvé une explication plausible. Telle est la nature du génie : plus encore si celui-ci achoppe sur la réponse. Gabriele passait des heures à tourner et retourner entre ses doigts un dé à jouer, méditant pourquoi le cinq était placé ici et le deux sur la face opposée. Mais son jeu le plus stupéfiant, c'était d'éclairer le sens d'une phrase en convertissant les mots dans la langue des chiffres. À force de le fréquenter, j'étais devenu un as en calcul. Aujourd'hui, le seul jeu mathématique dont je me souviens est la « thérapie par les nombres » du docteur Pépolin, longuement expliquée par l'écrivain bulgare Alek Popov¹.

THÉRAPIE PAR LES NOMBRES: Les émotions humaines (de même que les tremblements de terre) peuvent être graduées, selon leur intensité, sur une échelle de un à cent. Enregistrer ses émotions est la première étape pour les dominer. Quand on sent que l'on est sur le point de perdre son sang-froid, il faut hurler le premier chiffre entre un et cent qui vous passe par la tête. Un petit moment après, il faut en lancer un autre, au hasard, à condition qu'il soit inférieur au précédent. Une seconde plus tard, on en choisit encore un, toujours plus petit. Et ainsi de suite decrescendo, pour atteindre le chiffre un. À ce stade l'émotion est parfaitement maîtrisée, sous contrôle et neutralisée, et l'on récupère dès lors son équilibre psychique.

La délicate et fragile grand-mère de Gabriele était une compatriote du turbulent et féroce Leopold von Sacher-Masoch². Elle s'appelait Rachele Rapaport – du même nom que l'auteur du *Dibbouk*, le fameux drame yiddish peuplé de spectres – et elle était originaire de Léopol (aujourd'hui Lviv), une ville dont l'amusante sonorité en italien (Leopoli) m'évoquait moins les lions que le jeu de Monopoly. Lorsque Rachele naquit, Léopol était la capitale de la Galicie orientale et une province de l'Empire austro-hongrois. Après la Première Guerre mondiale elle redevint une ville polonaise et, à partir de 1939, une ville soviétique; elle appartient aujourd'hui à l'Ukraine³. Grand-mère Rachele parlait par conséquent plusieurs langues, dont le yiddish, et occupait la plupart de son temps à lire des romans policiers, de préférence en polonais et en s'aidant d'une loupe à cause de sa mauvaise vue, à moins que, se lançant dans de subtiles combinaisons de cartes, elle ne fit des réussites.

Les enfants de l'école voisine, la sinistre *Vittorio Veneto*, se fichaient de nous et appelaient la *Scuola-Città Pestalozzi* d'un air méprisant: l'école des Justes. Ce fut grand-mère Rachele qui nous apprit qui étaient réellement les Justes: des êtres cachés qui sont les piliers du monde, qui le soutiennent et le sauvent. Des sortes d'«agents inconscients» de Dieu. Chaque génération avait un nombre précis de Justes aussi méritants qu'Abraham, Isaac ou Jacob. Les Justes ignorent généralement leur véritable nature, ou bien ils la dissimulent, se déroband autant qu'ils le peuvent – au point de se comporter d'une manière totalement contraire à celle que l'on attendrait d'une personne juste: et, paradoxalement, quelqu'un qui agit avec malveillance peut très bien être un Juste! Il faut dire que le Juste caché meurt sur-le-champ s'il est découvert. Selon grand-mère Rachele, Jésus-Christ en était un et il est mort parce qu'il l'a claironné sur tous les toits – avec ses miracles à répétition et ses «prêches à tous les carrefours».

Rachele Rapaport était fermement convaincue que le véritable Messie ne se manifesterait aux hommes que si l'humanité en était digne. Mais je l'ai aussi souvent entendue répéter, et ces mots me faisaient froid dans le dos: «En vérité, la mort est notre Messie» – j'ai retrouvé des années plus tard la même idée à la fin de *La Famille Moskat* de Isaac Bashevis Singer, un ouvrage publié en 1950.

Joshua ben Levi avait en son temps prédit que «si Israël en était digne dix-huit Justes vivraient sur sa terre et douze en dehors». Grand-mère Rachele soutenait elle aussi, contre la Tradition*, que les Justes n'étaient que trente: une quinzaine aux alentours de Jérusalem et les autres éparpillés de par le monde. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à les appeler *Lamedwownik*, terme qui a à faire avec le chiffre trente-six. Bien entendu, comme elle l'avait enseigné à son petit-fils et comme l'avaient toujours pratiqué ses ancêtres, elle tentait de pénétrer la vérité en soumettant les textes sacrés à la magie des nombres: «Bienheureux ceux qui espèrent en Lui» (Isaïe,

* À chaque génération, selon le Talmud, trente-six *Tsadikim*, trente-six Justes, soutiennent sans le savoir le monde, qui sans eux périrait. Ils lui gardent visage humain, tout en ignorant leur mission. C'est pourquoi l'on dit qu'ils sont «cachés». (N.d.T.)

XXX, 18) devenait: «Bienheureux ceux qui espèrent en les trente-six.» Abbayé, un érudit babylonien du IV^e siècle, avait d'ailleurs affirmé: «Le monde a toujours trente-six Justes qui reçoivent quotidiennement le Visage de Dieu.»

Elle nous faisait asseoir à califourchon sur les accoudoirs de son fauteuil favori et nous racontait l'envoûtante histoire des Justes, répétant volontiers, avec un sourire malicieux, que notre instituteur, M. Poltrini, en faisait certainement partie en secret, et qu'il fallait respecter ce qu'il nous enseignait. Ma mère, qui aimait beaucoup que je lui répète les histoires de grand-mère Rapaport, ajouta un jour à la liste Job, les prophètes Ézéchiël et Daniel, ainsi que cet ivrogne de Noé.

Gabriele et moi rêvions souvent de ces êtres mystérieux. Durant un voyage à Jérusalem avec ses parents, il avait visité le jardin des Justes à Yad Vashem, sur la colline du Souvenir, dont le polonais Moshe Bejski⁴, qui avait échappé à la déportation grâce à la liste Schindler, avait souhaité l'édification. Sur la colline, il y a un arbre pour chaque personne qui, durant la Shoah, a sauvé un Juif de la mort, car quiconque sauve une seule vie, sauve l'humanité tout entière.

Nous passions notre temps à nous demander où pouvaient bien se cacher ces fameux Justes, qui sait s'il n'y en avait pas dans notre classe (encore qu'à propos de Poltrini, notre instituteur, je nourrissais de sérieux et légitimes doutes), ou dans la maison d'à côté. Comment pouvait-on les reconnaître alors qu'ils «n'étaient même pas conscients de l'exceptionnelle importance de leur mission; nécessairement dissimulés à eux-mêmes et au reste de l'humanité»? Dans la tradition hassidique, le Juste, le *Tsadik*, était au contraire un chef charismatique, un maître auquel on attribuait des pouvoirs surnaturels.

Aujourd'hui que je suis un homme ayant dépassé le milieu du chemin de sa vie, j'ai fini par mieux comprendre qui ils sont et la fascination qu'ils exercent. Ils sont liés à une question fondamentale de la mystique juive, celle du «Dieu caché» et au concept de création comme «contraction» (*tsimtsoum*): Dieu se retirant, telle la marée, laisse la place aux hommes et au monde. Ce qui m'intéresse le plus dans la doctrine juive des Justes, c'est son cortège de petites espérances et de grandes actions, de gestes quotidiens et d'élan poétiques vers la rédemption.

Comme tous les enfants de notre âge, Gabriele et moi étions fascinés par la question du mal. Emilia, ma mère, avait inventé une créature du nom de Giallino (le Petit Jaune, ou le Jaunet) qui, lorsque j'étais méchant, grandissait démesurément. Giallino prenait possession de moi et conditionnait de manière néfaste chacun de mes actes. Le mal était pour ma mère une chose étrangère à notre nature, mais néanmoins inévitable, assaillant sans cesse notre bon côté (lequel n'avait pas besoin de nom, étant prépondérant). Cette sorte de tumeur, je l'imaginai dans mes cauchemars telle une amibe jaunâtre, semblable à un œuf sur le plat avec des yeux rouges et un inquiétant ricanement, mais Giallino pouvait être soumis par la force de la volonté (ma mère, qui ne se sentait pas un « moi » très stable, n'employait jamais le terme encore plus dangereux de « surmoi »). Ainsi, dans ma famille vaguement athée, le bien et le mal se présentaient comme des concepts clairs et distincts en perpétuels conflits, sans confusion possible. Chez Gabriele, il en était autrement. Sa famille était elle aussi laïque et progressiste, mais l'obstinée grand-mère Rachele influençait lourdement son éducation. Quand son petit-fils commettait une bêtise, elle ne manquait jamais de rappeler que la chute était utile pour s'élever, puis avec le pessimisme débonnaire d'une personne qui en savait long sur l'existence et les hommes, elle ajoutait cette mise en garde: « la faute appelle toujours la faute » (*Zohar*, III, 21 *b*). Un jour que Gabriele avait reçu une bonne paire de claques de son père, un inepte professeur de pédagogie, je l'entendis prendre la défense de son petit-fils en prétextant: « On peut tout à fait honorer Dieu par de mauvaises actions » (*Mishnà, Berakhot*, IX, 5).

Je me souviens encore d'une maussade et pluvieuse journée de mars quand, avec le bus n° 7, nous étions partis en excursion scolaire afin de visiter l'amphithéâtre romain de Fiesole. De là-haut, Gabriele et moi avons contempné Florence noyée dans le brouillard, consultant l'atlas géographique en lambeaux dont nous ne nous séparions jamais, tous deux trempés jusqu'aux os, nous nous étions jurés de dénicher dans le monde le plus de Justes possibles. On sait comment finit en général ce genre de serment entre gamins contemplant une ville de haut! à l'instar d'Aleksandr Herzen et Nikolai

Ogarev, qui, enfants, en 1826, s'étaient juré sur le mont des Moineaux à Moscou de consacrer leur vie à la lutte pour la liberté. Mais eux s'y sont attelés pour de bon.

Notre jeu prit fin au sortir de l'école primaire. Mes parents m'expédièrent dans une «école comme les autres», plus proche de la maison, qui devait ensuite m'ouvrir les portes du lycée. Là, je découvris d'un coup ce que «signifiait la vie»: les notes absurdes, l'autorité pour l'autorité, le poids de connaissances inutiles, la méchanceté de camarades de classe vous refilant de mauvais devoirs juste pour pouvoir faire eux-mêmes bonne figure. Gabriele resta trois années encore dans notre première école. Beaucoup trop longtemps. Lorsqu'il entra au lycée, il ne tint pas le choc face à la brusque réalité après avoir si longuement baigné dans l'utopie. Il se mit à fréquenter un groupe d'aspirants révolutionnaires qui, rapidement, s'est autodissous dans l'héroïne. Son engagement avait un tour très personnel: je le rencontrai un jour avec un volume bleu des *Œuvres complètes* de Marx et Engels sous le bras, l'édition dite MEGA, pieusement éditée en Allemagne de l'Est, et il m'apprit que c'était le meilleur papier pour rouler des joints. Il se lança ensuite dans la restauration de meubles dans une sombre boutique de l'Oltrarno, sans réussir à combler toutes les vermoultures qui le rongeaient lui-même. On se perdit de vue, mais il n'a jamais disparu de mes rêves ni de mes pensées. Ces dernières années, j'ai le sentiment d'avoir poursuivi seul, mais aussi pour lui, avec énormément de curiosité et d'amertume, notre quête des Justes qui «sont le fondement du monde» (Proverbes, X, 25).

Mon père, bien qu'ayant combattu les Allemands dans la Résistance, admirait beaucoup (tout comme son ami et collègue Delio Cantimori) la culture germanique. En 1932, grâce à une bourse d'études, il avait passé un an à Berlin et il s'était fiancé à la belle et blonde fille d'un banquier juif, qui s'envola de l'Allemagne nazie, mais aussi des bras de mon père, en émigrant sans plus attendre au Canada (d'où, après de patientes recherches, elle retrouva la trace de mon père dans les années 1960 et entretenit avec lui, jusqu'à sa mort, une importante correspondance en allemand que je n'ai jamais osé faire traduire). La passion de mon père pour la langue allemande l'incita à m'inscrire, dès l'âge de

trois ans et demi, à l'École suisse de Florence. Au milieu de ces enfants blonds et dodus, germano-hurleurs, moi qui étais maigrichon et aussi noir que Calimero, je fis dans ma chair l'expérience du racisme: je fus si bien traumatisé que je menaçai de me jeter par la fenêtre si on me laissait plus longtemps dans cette école. Par la suite, je n'ai jamais voulu parler cette langue. Des membres de sa famille ayant été tués par les Allemands, ma mère avait encouragé mon obstination: le moindre mot dans cette langue l'angoissait, elle se sentait mal.

Alors, à l'université de Florence, tout en poursuivant mes études de philosophie, je décidai, par pur esprit de contradiction, d'étudier une langue «ennemie»: le polonais. J'en aimais beaucoup le théâtre et j'avais lu d'une traite tout Witold Gombrowicz. Nous étions quatre pelés et un tondu sur les bancs de cette première année, mais je peux dire sans l'ombre d'une hésitation que ce choix extravagant fut la plus belle intuition que j'ai eue de ma vie! Car, ainsi que l'affirmait Christian Heinrich Trisiener, le grand-père de Schopenhauer, qui habitait Dantzig et avait contraint ses filles à apprendre le polonais plutôt que de suivre les cours d'enseignement ménager: «Si tu sais le polonais, toutes les autres langues te sembleront aisées⁵.» Et parce qu'aussi, où qu'on aille dans le monde, il y a toujours un type pour parler polonais et c'est un plaisir de lui tendre la main et de se sentir en terrain ami au nom de cette affinité singulière. Et puis la Pologne est le pays de cocagne des contradictions, des tragédies et de l'héroïsme, terre où la culture et la poésie ont été flamboyantes: il faut puiser loin en soi pour la comprendre, pour percer ses secrets et savoir l'apprécier. Enfin, comme le faisait orgueilleusement remarquer le poète romantique Adam Mickiewicz: «L'âme de la nation polonaise, ce sont les pèlerins polonais. Et chaque Polonais en pèlerinage n'est pas un homme *errant*, car l'homme errant est un homme qui çà et là va sans but; ni un exilé, car l'exilé est un homme chassé par arrêt du magistrat; et le Polonais, son magistrat ne l'a point chassé⁶.»

Une terre idéale pour partir en quête des Justes! D'autant que ce splendide pays a été, au regard de ce qui se passait dans le reste de l'Europe, considéré pendant des siècles

comme une sorte de *Paradisus Judaeorum*, ainsi que le définit Giovanni Battista Pacichelli dans ses *Mémoires* (1685). Cette société, non exempte de conflits largement amplifiés par les positions antisémites de l'Église catholique et les difficultés récurrentes d'un territoire économiquement pauvre, démographiquement fragile et aux frontières instables, a pourtant permis l'essor de la communauté juive la plus importante d'Europe. Mais c'est aussi en Pologne qu'à partir du XIX^e siècle ont été perpétrées de graves et réitérées violences antisémites. Le poète Czesław Miłosz pense que: «Ceux qui accusent la Pologne d'antisémitisme ont parfaitement raison, parce que la Pologne est un pays redoutablement antisémite. Mais ils oublient sans doute que des conflits du même type entre groupes ethniques distincts – tels que, en Palestine Israéliens et Arabes – engendrent la haine pour la haine. En Pologne, trois millions de personnes parlaient une langue différente, pratiquaient des métiers différents, se sentaient d'une autre identité⁷.»

Ce fossé était particulièrement net avec les populations juives défavorisées. Les professions libérales et les lettrés, tout en maintenant et en cultivant leurs propres croyances et traditions, s'étaient fondus dans la société polonaise. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les personnes se déclarant juives représentaient dix pour cent de la population. Au cours des siècles et si loin de Jérusalem, il n'y a pas d'autre lieu où la culture juive a connu un développement aussi magnifique et original. Et cette culture était contagieuse. Aucun Polonais ne pourrait affirmer avec certitude ne pas avoir quelque chose de juif: un bacille bienfaisant a «contaminé» la société, parfois seulement par osmose spirituelle, sans qu'elle s'en rende compte, lui transmettant, par exemple, le sens de l'humour et une profonde religiosité.

À partir du XVIII^e siècle, la tendance à l'assimilation (*Haskala*) fut forte parmi l'élite juive (philosophes, écrivains, médecins, mathématiciens, commerçants fortunés), alors que les petites gens étaient gagnés par deux mouvements remettant en cause l'autorité des rabbins et qui allaient jeter les bases d'une culture en marge de la population polonaise.

La première de ces doctrines promettait de trouver Dieu dans l'extase mystique et rompait avec les pratiques du

judaïsme traditionnel; elle avait été répandue avec succès par Jacob Frank (1726-1791) et s'inspirait des thèses messianiques de Sabbataï Tsevi (1626-1676) – auquel le philosophe Gershom Scholem a consacré un monumental et superbe ouvrage⁸.

L'autre courant, largement suivi par les populations les moins bien loties, fut le hassidisme (de *hassid*, «dévot») fondé par Israël ben Eliezer (1700-1760), aussi appelé Baal Shem Tov (le Maître du Saint Nom), et popularisé par son disciple Dov Baer de Mezeritch qui prêchait la recherche du bien dans un rapport harmonieux avec le monde et une union permanente avec un Dieu omniprésent.

À la fin des années 1970, j'habitai quelques mois à Varsovie, dans la rue Krochmalna (du polonais *krochmal*, signifiant « amidon »). C'était la rue des lavandières juives. Elle ressemblait, en plus modeste, à Gryfino, la petite ville polonaise qui se trouve à cent quarante kilomètres de Berlin, dont l'activité est aujourd'hui totalement dédiée au lavage et l'amidonage des serviettes et des nappes des hôtels de luxe allemands⁹. Au numéro 10 de la rue Krochmalna avait vécu l'écrivain, Prix Nobel de littérature 1978, Isaac Bashevis Singer (1904-1991): «La maison paternelle, rue Krochmalna, était un lieu d'étude, un tribunal, un centre de prière, une maison où l'on racontait des histoires et célébrait également des mariages et des cérémonies hassidiques. Enfant, j'ai entendu mon frère aîné et professeur, Israel J. Singer, qui écrivit plus tard *Les Frères Ashkenazi*, exposer la plupart des théories que les rationalistes, de Spinoza à Max Nordau, avaient opposées à la religion. J'ai reçu de la part de mon père et de ma mère toutes les réponses que la croyance en Dieu peut suggérer à celui qui doute ou cherche la vérité. C'est dans notre maison, et dans beaucoup d'autres aussi, que j'ai appris que les questions d'éternité étaient plus d'actualité que les dernières nouvelles qui se lisaient sur un journal yiddish¹⁰.»

Il ne restait pas grand-chose de cette Varsovie d'avant-guerre (où sur un million trois cent mille habitants, trois cent cinquante mille étaient juifs): il n'y avait plus désormais que des blocs de béton et de verre séparés par de grands espaces vides. Et puis çà et là, dissimulées derrière les bosquets de peupliers et de bouleaux, de vieilles maisons qui

avaient l'air abandonnées, et où, au rez-de-chaussée, des boutiques à moitié en ruine faisaient commerce des choses les plus invraisemblables. Pourtant, certains soirs de printemps, quand soufflait la brise, il suffisait de fermer les yeux pour entendre de lointains murmures. Les voix d'un monde où le cordonnier était poète, l'horloger philosophe, et où le barbier chantait. Le poète polonais Antoni Słonimski (1895-1976)¹¹ l'avait évoqué avec nostalgie. Un univers rayé de la carte, dont seuls les souvenirs, la littérature et la photographie gardent une trace (il faut voir les images prises par Roman Vishniac entre 1934 et 1939¹²).

Ce monde était déjà avant-guerre un corps étranger en Pologne, la culture qui le constituait et l'unifiait était radicalement autre. Singer est très explicite: «J'ai été élevé en trois langues mortes (l'hébreu, l'araméen et le yiddish, que certains ne considèrent pas vraiment comme une langue) et au sein d'une culture, le Talmud, qui s'était épanouie à Babylone: l'école traditionnelle (*héder*) où j'étudiais se résumait à une pièce où le maître mangeait et dormait. Là nous n'apprenions pas l'arithmétique, la géographie ou l'histoire, mais les lois qui régissaient les sacrifices pratiqués dans un temple détruit il y a deux mille ans.»

Les récits de Singer, qui convoquent les figures et le quotidien du microcosme des juifs d'Europe de l'Est, sont précisément de grands apologues philosophiques: ils développent, expliquent, réfutent la pensée de Spinoza à travers un impressionnant corpus d'histoires d'une portée universelle. C'est rue Krochmalna que j'ai lu pour la première fois son récit *Le mendiant l'a dit* (1961), et j'en fus époustoufflé: ce texte était une révélation.

Moshe, gros type basané, arrive en été à Yanov, conduisant sa charrette, il est accompagné par Mindel, sa femme. L'étranger débarque avec tout son pauvre attirail de ramoneur. Le mendiant qu'il a rencontré sur la route lui a dit que le village en était dépourvu. En réalité, il y en avait déjà un, même s'il ne dessoulait pas de la journée. Et Moshe, homme entêté, décide de s'installer au pays, il devient porteur d'eau et s'intègre à la communauté. Les villageois se moquent de lui et le surnomment «Le mendiant l'a dit!», mais peu lui importe. Une question taraude pourtant Moshe:

pourquoi le mendiant lui a-t-il joué ce mauvais tour? Une nuit, il rêve que l'hospice est en feu parce que sa cheminée est bouchée. Il se précipite sur les lieux qui sont effectivement en flammes, il réussit héroïquement à éteindre l'incendie et à sauver les vieux indigents qui dorment dans le bâtiment. Et parmi eux, il reconnaît le type à la barbe jaune qui l'a trompé. Comprenant alors que «cet enchaînement d'événements est le fait du ciel», Moshe recueille dans sa maison le mendiant à l'air doux et égaré. Et puis Singer écrit tout à coup cette phrase: «À Yanov, le bruit court que le vieux mendiant est un *Lamedwownik*, l'un des trente-six Justes qui vivent dans les ténèbres et par leur force d'âme sauvent le monde de l'anéantissement.»

C'est ce qui est écrit: *anéantissement*. Un mot qui en hébreu se dit *shoah*, et en polonais *zagłada*.

Durant l'extermination des Juifs, grand-mère Rachele Rapaport, qui était née au début du siècle, avait enduré trois années hallucinantes à Léopol¹³: pratiquement emmurée vivante avec sa petite fille, dans l'espace infime ménagé dans le double mur d'un vieil immeuble Art nouveau, situé à l'angle de la rue Sykstuska et appartenant à un avocat «aryen», ami de son père, qui, à travers l'ouverture dissimulée derrière un tableau représentant des faunes rubiconds se démenant au son d'une flûte de Pan, faisait passer la nourriture et l'eau. Dans la pénombre, pour ne pas tomber folle, elle avait dévoré tous les romans policiers que contenait la maison. Elle avait tenu bon grâce aux livres, exactement comme Gabriel Munwes (aujourd'hui Gabriel Moked) qui échappa aux rafles, caché derrière une armoire. L'enfant qu'il était alors passa des journées entières plongé dans les livres. Lorsqu'il sortit de derrière l'armoire, il avait douze ans et il était déjà un érudit. Il présenta son doctorat à Oxford, il devint professeur de philosophie à l'université Ben-Gourion et approfondit l'esthétique, en écrivant des essais sur Kafka et Berkeley.

Le mari de Rachele, David Mordechai, lui, s'était caché avec d'autres collègues médecins au milieu des deux cent mille tombes du gigantesque et labyrinthique cimetière polonais (*Cmentarz Łyczakowski*). Découvert par une patrouille de nazis ukrainiens, il fut fusillé.

Le génial et téméraire cousin de Rachele, Stanisław Lem (1921-2006), fut l'un des rares astres lumineux de cette sombre époque. Il devint après-guerre un prolifique écrivain de science-fiction, connu surtout pour *Solaris* (1961), dont Tarkovski, le réalisateur russe, a tiré un chef-d'œuvre¹⁴. Lem avait réussi à se procurer de faux papiers d'identité et à camoufler ses origines, il s'était fait embaucher comme mécanicien dans un garage et il y sabotait les camions allemands, provoquait nombre de pannes «à retardement» (pour éviter qu'on ne remonte jusqu'à lui), il aida aussi activement l'organisation qui ravitaillait tant bien que mal le ghetto en nourriture et médicaments.

Florence et Léopol sont des villes qui se ressemblent tellement que, durant mes années universitaires, il m'arrivait parfois de les confondre. Un jour, j'avais l'impression de me trouver dans ce «coin perdu» de la Galicie, le lendemain, assis un livre à la main sur un banc de la piazza D'Azeglio, en contemplant la coupole verte de la synagogue mauresque, je me mettais à chercher des vestiges de la culture juive orientale, et puis en descendant le long du Sdrucchio dei Pitti, je marchais sur les pas d'un infortuné philosophe du XX^e siècle et, suivant l'étroit trottoir de la via Porta Romana, j'arrivais presque à l'intersection avec le viale del Poggio Imperiale. Au numéro 6, il y a une petite villa d'un étage avec un balcon: la Casa del Popolo, dédiée à Chianesi, le résistant. Mais comme le rappelle aussi la plaque accrochée sur la façade, c'est ici qu'entre 1908 et 1910 le philosophe polonais Stanisław Brzozowski (1878-1911) vécut les dernières années de sa brève existence, aux côtés de sa fille Anna et de son épouse Antonina Kolberg – qui initia l'enseignement du polonais à l'université de Florence.

Brzozowski a été le premier Juste avec qui, disons, indirectement, j'ai été en contact. Un homme très original et anticonformiste: marxiste non dogmatique, influencé par les philosophies de Vico et de Nietzsche¹⁵, critique «engagé» lié au modernisme, grand connaisseur de la culture russe et doté d'un certain talent littéraire (son roman *Flamme*¹⁶ rappelle *Les Possédés* de Dostoïevski), militant socialiste et résistant pourchassé par la police tsariste, mais aussi accusé injustement de trahison par ses propres camarades. Il était

le théoricien d'une singulière philosophie de l'action et de l'expérience (*praxis*) qui, par certains côtés, anticipaient les théories d'un autre émigré pourchassé: Antonio Gramsci. Il donna des cours à l'illégale «Université volante*» de Varsovie et à l'École d'ingénieurs de Léopol. En 1898, il fut arrêté pour activités antirusses et incarcéré à la prison de Varsovie où il contracta la tuberculose. Sa mauvaise santé, la nécessité de fuir les geôles et les représailles l'amènèrent à changer cent fois de lieu, et finalement à quitter la Pologne. Il échoua avec sa famille à Nervi, puis à Florence, où il logea quelque temps à la petite pension Balestri, au numéro 5 de la piazza Mentana; il y fit la connaissance de deux autres étonnants locataires: Maxime Gorki et Anatoli Lounatcharski. Au commencement du xx^e siècle, la capitale toscane était prisée non seulement par les esthètes anglais ou allemands, mais aussi par quantité de Slaves venus de tous horizons et spécialement de Pologne. Les Polonais aimaient se retrouver piazza Vittorio Emanuele (aujourd'hui piazza Repubblica) au café-concert *Gambrinus* qui servait également de la bière et des repas. Le patron, Karol Paszkowski (1872-1940), était le fils d'un membre de l'insurrection polonaise de 1863. Il s'était installé à Florence dans les premières années du xx^e siècle et, outre son activité de consul polonais, il devint un pionnier de la brasserie en Italie. Le bar voisin, que l'on nomme aujourd'hui *Caffè Paszkowski*, ne lui appartenait pas; il lui avait seulement cédé une licence pour le commerce de la bière, franchisant ainsi son nom.

En mars 1908, le bruit courut que Brzozowski était au service de la police secrète russe (l'Ochra) et qu'il avait été dénoncé par un ancien agent. Ses compatriotes, parmi lesquels l'écrivain Władysław Reymont, futur Prix Nobel de littérature 1924, lui tournèrent le dos. L'unique Polonais qui continua de le fréquenter fut Wilfrid Voynich, propriétaire de la librairie de livres anciens située sur la via Ghibellina, à deux pas de la maison où vécut Michel-Ange. *Seul parmi les gens*¹⁷, comme dans le titre de son roman philosophique

* Groupe d'intellectuels dispensant, de 1885 à 1905, une éducation populaire en réaction à la russification, puis à la germanisation et au communisme; de nouveau très active au moment de Solidarność. (N.d.T.)

(1911), Brzozowski se réfugia entièrement dans l'étude, l'écriture et la traduction du penseur italien qu'il vénérât : Giambattista Vico (1668-1744). Il fut un visiteur assidu du cabinet Vieusseux et de la Bibliothèque philosophique, fondée par Giuseppe Prezzolini et Giovanni Papini, au numéro 5 de la via Donatello, en face du cimetière des Anglais : la lugubre île des morts avec ses cyprès que le boulevard périphérique encercle telle une mer et qui a inspiré son célèbre tableau¹⁸ à Arnold Böcklin (1827-1901), un autre exilé florentin (qui mourut à Fiesole). À cette époque, Giovanni Papini (1881-1956) avait viré de l'individualisme anarchiste à une ardente religiosité, il se fit dès lors l'ami de tous les « Polonais de Florence », et particulièrement de Brzozowski – à sa mort, il collecta des fonds pour sa sépulture. Papini sanctifia son étrange passion italo-polonaise par le mariage de sa fille, Viola, avec Stanisław, le fils du brasseur Paszkowski.

Les années florentines furent très éprouvantes pour Brzozowski et sa famille, affaiblis par la pauvreté, la maladie et les désillusions politiques. Dans sa correspondance¹⁹, il se désole auprès de ses amis polonais et appelle Florence « la cité de la douleur », Florence dont les habitants lui semblent généralement « incapables d'imaginer qu'un étranger puisse être pauvre » – et tels ils sont encore aujourd'hui. Quand, en 1910, la jeune écrivain Zofia Nałkowska* vient l'interviewer, il lui confie pourtant aimer Florence non seulement pour Dante, mais aussi parce que : « C'est une ville qui enseigne la patience. Rien de plus facile, ici, que de se perdre dans le temps et de ne plus savoir si l'on vit dans le passé où le futur. »

« Stanisław Brzozowski mourut le 30 avril 1911 à Florence. Il fut emporté par la tuberculose, mais il serait plus juste de dire par la misère, à trente-trois ans », c'est ainsi que commence *Un homme parmi les scorpions*²⁰ de Czesław Miłosz, qui comprit pleinement le drame humain, intellectuel et politique que

* Inconnue en France, Zofia Nałkowska (1884-1954) est une figure majeure de la littérature polonaise de la première moitié du XX^e siècle. Féministe, elle participa après la Libération à la commission d'enquête sur les crimes de guerre. Ses récits sont inspirés des témoignages des survivants des camps (*Près de la voie ferrée*, Paris, Allia, 2009). (N.d.T.)

vécut Brzozowski, avec lequel il se sentait une fraternité de destin. Ce livre passionnant, émaillé d'utiles extraits des textes de Brzozowski, restitue la profondeur intellectuelle et morale de ce philosophe. Miłosz, lui aussi exilé, a écrit cet ouvrage en Californie et l'a publié à Paris en 1962, alors que Brzozowski avait en partie sombré dans l'oubli, et ce jusque dans son propre pays. À la fin de sa vie, Miłosz aimait beaucoup parler de Brzozowski et considérait *Un homme parmi les scorpions* comme l'un de ses meilleurs essais. Brzozowski était pour lui une sorte de Christ laïc, idée qui lui semblait confirmée par l'âge auquel avait disparu le philosophe.

Je découvris la tombe de Brzozowski – elle n'était pas très loin en fait de l'endroit où j'habitais – grâce à Paweł Hertz (1918-2002), un gros Polonais bourru, rejeton raffiné et fauché d'une famille d'aristocrates juifs, que je rencontrai à Florence où il était l'hôte d'une amie trop occupée qui s'en débarrassa en me le confiant. Hertz était un intellectuel très cultivé et subtil, un causeur infatigable²¹, je lui dois, entre autres, la découverte de Pavel Muratov (1881-1950), l'historien de l'art russe, mort en Irlande et auteur d'une importante étude sur les icônes de son pays, d'une monographie de Fra Angelico, et d'un livre rare, *Images d'Italie* (1912 et 1924)²²: un journal de voyage à la découverte des trésors de la péninsule au début XX^e siècle. Hertz en avait publié une traduction rigoureuse en polonais et il la trimballait partout avec lui comme un idéal et authentique guide touristique. L'art florentin sous la plume de Muratov offre un plaisir esthétique que même les merveilleuses pages de Bernard Berenson n'arrivent pas à égaler. Hertz et moi avons parcouru des kilomètres avec ce livre et observé des aspects de ma ville qui m'étaient totalement inconnus.

Or, un jour, il me proposa, de sa grosse voix impérieuse et bougonne, de l'accompagner en visite sur la tombe de Brzozowski, inhumé au cimetière de Trespiano, sur les collines qui dominent Florence. Nous avions des indications relativement claires (secteur 19 de l'allée principale de l'ancien cimetière), exhumées d'un vieil ouvrage sévèrement amputé par la censure²³, ainsi qu'une photo floue de la tombe. Nous cherchions depuis une heure sans succès. Dans la foulée, j'avais également réussi à convaincre le très sceptique Hertz

(communiste dans sa jeunesse, et désormais fervent apologiste de la pensée réactionnaire) de s'acquitter d'un rituel que nous accomplissions chaque année avec ma mère, quand nous nous rendions, le 1^{er} novembre, sur la tombe de grand-mère Giulia: nous mettions quelques fleurs sur la sépulture des frères Rosselli, socialistes et antifascistes assassinés en France sur ordre de Mussolini. Alors que nous allions renoncer, je remarquai un gros buisson de ronces et d'herbes folles que délimitait une grille rouillée et d'où émergeait une longue pierre. Nous nous sommes activés comme deux archéologues sur le point de faire la découverte du siècle. Finalement, nous avons dégagé une stèle de grès sombre avec un bas-relief signé du sculpteur Roberto Passaglia: on y distinguait une figure féminine assise, revêtue d'une tunique, avec la chouette emblème de Minerve et un serpent entortillé à ses pieds. Des lettres mangées par le temps et la mousse étaient gravées au-dessous: *Stanisław Brzozowski, poète et philosophe. Pologne 1878 – Florence 1911*. On peut naître vaguement en Pologne et mourir prématurément à Florence!

À son retour au pays, Hertz s'indigna dans un hebdomadaire, poussa les hauts cris, déclarant que c'était une honte qu'un jeune étudiant italien fût obligé de s'occuper de la tombe du grand Polonais²⁴. Je pris dès lors la chose très au sérieux et par la suite, tant que j'ai habité Florence, je suis allé tous les deux ou trois mois arranger la tombe de Stanisław Brzozowski, j'avais droit en retour aux salutations et aux remerciements de l'ambassade de Pologne à Rome. J'étais devenu en quelque sorte le gardien du phare de la « polonité » perdue: un jour, toute une troupe de comédiens d'un théâtre d'avant-garde de Poznań, le *Teatr Ósmego Dnia* (Théâtre du Huitième Jour) débarqua chez moi, ils insistèrent pour que je monte dans leur minibus dégingué chargé de décors et que je les conduise en pèlerinage sur la tombe de Brzozowski.

Durant mon séjour à Varsovie, je fus contacté par l'assistant-réalisateur d'Edward Żebrowski (nom d'artiste d'Edward Bernstein, 1935-2014), qui avait tourné peu de temps auparavant l'inquiétant *Hôpital de la transfiguration* (1978)²⁵, tiré du roman éponyme de Stanisław Lem. Żebrowski n'a pas eu une grande carrière de cinéaste, mais on lui doit les scénarios

des meilleurs films de Zanussi et de Kieślowski. Il avait alors dans l'idée de tourner la vie d'une jeune terroriste polonaise, dont la mission était d'aller à Florence assassiner le philosophe Stanisław Brzozowski, accusé de trahison. *En plein jour*²⁶, pour des raisons de budget, devait être entièrement réalisé dans les studios de Łódź, à l'exception des scènes se passant à Florence, tournées en... Roumanie. Je fus engagé comme consultant en philosophie et toponymie. On ne peut pas dire que film soit un chef-d'œuvre, il fut de plus mis sur la touche dès sa sortie car, entre-temps, nous étions entrés dans l'euphorique saison de Solidarność.

Varsovie

Un proverbe polonais dit que le sort vous donne des frères, mais que l'on choisit ses amis. Cela vaut également pour les villes. Le destin m'a fait naître et vivre durant vingt-cinq ans à Florence: et ce fut une chance. Mais Varsovie est ma vraie ville, celle où aussitôt débarqué, un glacial mois de janvier 1977, je me suis senti immédiatement comme une souris dans un fromage. J'ai vécu en gros cinq années là-bas – j'y ai préparé mon doctorat, travaillé en tant que journaliste free-lance, j'y suis retourné ponctuellement faire des recherches –, et j'ai toujours le sentiment d'y être chez moi. Ville aux gens d'une opiniâtreté pouvant conduire au sacrifice total: le seul lieu en Europe où, défiant le sens commun et sans aucune chance de l'emporter, la population s'est révoltée deux fois en un an contre l'opresseur: l'insurrection juive du printemps 1943, suivie, durant l'été 1944, par celle des Polonais. L'occupant répliqua féroce­ment en massacrant les habitants et en rasant systématiquement le centre-ville. Beaucoup de bâtiments ont été néanmoins reconstruits à l'identique, au même endroit, et en partie grâce aux très précises *vedute* du fantasque Bernardo Bellotto (1721-1780), neveu de Canaletto. Aujourd'hui le touriste pressé, ignorant les stèles et les plaques commémoratives disséminées sur les édifices de la ville, ne s' imagine pas vraiment qu'ici, en 1945, il n'y avait que des montagnes

de gravats et que les luxuriants jardins et les immeubles de béton ont poussé sur l'inextricable dédale des maisonnettes de la ville ancienne et du quartier juif. Varsovie a toujours su maintenir sa culture vivante et vivace; même durant la guerre et les heures les plus sinistres de l'État socialiste, elle a conservé un impressionnant et dynamique réseau de théâtres et de cinémas. Nul n'a réussi à faire plier l'esprit de cette ville ni à entamer l'éblouissante beauté du ciel qui partout s'y reflète.

Avec Florence et Venise, je peux dire que la capitale polonaise est une ville dont je connais presque toutes les rues. J'ai assimilé dès mon arrivée les leçons de mes amis dissidents afin de semer les éventuels mouchards, aussi je n'ai cessé de faire de longs et tortueux détours. Mais c'était toujours pour retomber, au centre-ville, sur la prestigieuse Krakowskie Przedmieście (littéralement: le faubourg de Cracovie), et passer devant le palais Krasiński. De 1827 à 1830, avant de quitter à jamais la Pologne, Chopin avait habité au numéro 5 de l'immeuble, qui est aujourd'hui le siège de l'Académie des beaux-arts. Un peu en deçà, il y a un autre édifice, le palais Zamoyski, qui fut incendié par les soldats russes, le 19 septembre 1863, après l'attentat manqué contre le comte Berg, gouverneur de Varsovie: la bombe ayant été lancée d'une des fenêtres du palais. En représailles, l'immeuble fut d'abord saccagé et Izabella Barcińska, la sœur de Chopin, qui avait dans son appartement le piano de l'artiste, le vit précipité par les soldats russes dans la rue. Milan Kundera a rappelé l'épisode dans *Le Piano de Chopin*¹, il y confie que son père, Ludvík, pianiste et élève de Janáček, lui répétait instamment de ne jamais oublier de quoi étaient capables les Russes. L'incident a également été une source d'inspiration pour l'auteur romantique Cyprian Kamil Norwid, dans un poème lui aussi intitulé *Le Piano de Chopin*. Pas très loin de là se dresse l'église baroque de la Sainte-Croix, que l'architecte italien Bellotti construisit de 1682 à 1696, et qui, comme la basilique florentine de mon enfance, du même nom (Santa Croce), est pleine de dalles funéraires et de stèles commémoratives. Le 5 mars 1880, on rapporta de Paris l'urne où reposait le cœur de Chopin, et elle fut déposée dans un cénotaphe sculpté par Leandro Marconi. Durant l'Insurrection de Varsovie, tandis que l'église était le

théâtre de violents combats au corps à corps entre Polonais et Allemands, l'urne fut dérobée: dans le chaos quelqu'un avait pensé à la mettre en lieu sûr. Elle retrouva sa place en octobre 1945, comme si de rien n'était.

Le 23 septembre 1939, alors que les bombes allemandes pleuvaient sur Varsovie, un jeune pianiste aux débuts prometteurs, Władysław Szpilman, jouait, imperturbable, le *Nocturne en do dièse mineur* de Chopin dans les studios de la Radio nationale. Le vacarme était tel qu'il ne distinguait plus les sons de son instrument. Mais, dans les caves et sur les barricades dressées pour couper la route à l'ennemi, les Polonais ont entendu cette mélodie, dont les notes allaient accompagner la chute de la capitale et la fin de leur liberté. Les Soviétiques avaient déjà envahi et annexé, depuis le 17 septembre, la partie orientale du pays, scellant sur le terrain le pacte Ribbentrop-Molotov. Le *Nocturne* fut la dernière transmission libre de la Radio polonaise. Quelques heures après, une bombe détruisit la centrale électrique et la station fut réduite au silence.

Szpilman, qui était né à Varsovie en 1911, fut contraint comme tous les Juifs d'aller vivre dans le ghetto, où quarante mille personnes durent cohabiter dans un périmètre de quatre kilomètres carrés: une antichambre des camps de la mort. Szpilman estimait pourtant que sa carrière de pianiste avait débuté là, sous l'Occupation, à la *Kawiarnia Nowoczesna* (Café Moderne), qui se trouvait en plein cœur du ghetto dans la rue Nowolipki – comme si ses concerts d'avant-guerre n'avaient jamais existé: «Quand en novembre 1940, les portes du ghetto se refermèrent, ma famille avait déjà depuis longtemps vendu tout ce qu'elle pouvait vendre, y compris ce que l'on considérait comme notre bien le plus précieux: le piano. La vie, dans une époque où elle ne valait plus rien, me contraignit pourtant à vaincre mon abattement et à chercher un moyen de subsister.» Et Mary Berg², alors âgée de dix-huit ans, note à la date du 5 octobre 1942 dans son saisissant journal du ghetto de Varsovie: «Sur l'une des charrettes, j'ai reconnu notre prestigieux pianiste Władysław Szpilman. Son aspect m'a bouleversée: il était maigre et émacié, son habit pendait sur lui comme un sac. Les manches de sa chemise étaient rapiécées et son col en charpie. Il avait

une besace avec du pain. Ses yeux étaient profondément creusés et il respirait péniblement [...] Quand c'était au tour de Szpilman d'aider à soulever et à porter un meuble trop pesant, je l'entendais chaque fois étouffer un cri. Lui et deux autres se sont échinés sur un piano à queue qui ne cessait de retomber sur la charrette en émettant de longues vibrations. Soudain, un Allemand qui avait observé la scène s'est rué sur Szpilman en l'insultant. Le pianiste, pour essayer de se justifier, a désigné les pieds massifs de l'instrument, et il a reçu une gifle.» Szpilman parvint toutefois à s'enfuir du ghetto, échappant à la déportation, et avant que n'éclate la révolte des derniers survivants. Il fut caché par des amis polonais jusqu'au moment du soulèvement de la ville contre les Allemands, en août 1944. À la fin de l'automne, lorsque l'ennemi évacua Varsovie, Szpilman, qui se terrait dans un immeuble en ruine, fut découvert par Wilm Hosenfeld, «le seul être humain portant un uniforme allemand qu'il me fut donné de rencontrer», et, sur un piano épargné par la destruction, l'officier le pria de jouer ce même nocturne de Chopin, et puis il s'occupa de lui trouver un abri sûr.

Immédiatement après la guerre, Szpilman – qui fut, de 1945 à 1963, le directeur des programmes musicaux de la Radio polonaise – écrivit ses Mémoires: ce fut *Le Pianiste*³, dont Roman Polanski s'est inspiré pour réaliser son beau film (2002). Les autorités communistes censurèrent l'ouvrage et empêchèrent sa diffusion, par principe idéologique (un Allemand ne pouvait être bon). La fin du livre donne des éléments biographiques concernant cet officier qui, comme le découvrirent Szpilman et d'autres Polonais, avait fait tout ce qui était en son pouvoir dès le début de la guerre pour sauver des Juifs. Wilm Hosenfeld fut arrêté par les Russes et interné dans un camp près de Varsovie, avant d'être déporté en Union soviétique où il mourut dans les années 1950, malgré les tentatives de Szpilman pour le faire libérer. Les héritiers de Wilm Hosenfeld retrouvèrent des années plus tard son journal: un témoignage sur l'oppressant cas de conscience d'un Allemand, aucunement aveuglé par le fanatisme hitlérien et qui ne voulait pas rester bras ballants devant l'horreur accomplie par ses compatriotes.

À Varsovie, j'ai passé de longues journées au cœur de la riche (et bien chauffée) bibliothèque de l'Institut d'études littéraires (IBL), à l'adresse du néoclassique palais Staszic situé derrière la statue de Nicolas Copernic assis et siège de l'Académie des sciences. La bibliothèque est nichée au rez-de-chaussée sur la droite. Un endroit fabuleux où l'on trouvait de tout et où, souvent, les bibliothécaires vous glissaient en douce et de leur propre initiative d'autres livres et opuscules en complément du texte recherché. L'institut était à cette époque une sorte de zone franche: les usagers s'échangeaient de petits paquets contenant des livres imprimés clandestinement ou à l'étranger, mais aussi de la viande et du fromage achetés au marché noir, des chaussures de sport et des cigarettes américaines. Il m'arriva même d'assister au troc d'un chiot contre un chat. À l'intérieur, on se sentait membre d'une bizarre confrérie de citoyens en résistance, semblable à la communauté qui sauvait les livres dans *Fahrenheit 451*⁴ de Ray Bradbury. Installé sur l'un des étroits bancs d'école de la salle de lecture, j'ai été tour à tour à côté d'une ravissante doctorante belge, d'un grand écrivain, puis d'un érudit de retour d'un lointain et long exil. Édith, la blonde Belge, était de famille juive hollandaise et étudiait Bruno Schulz. Je m'en aperçus le jour où, avançant à l'aveuglette, une pile de livres sur les bras, elle accrocha mon sac à dos et s'écroula sur moi, ensevelissant mes notes sous un amas d'essais concernant Schulz, ainsi que les relations entre kabbale et littérature. Cet incident nous permit de lier connaissance, et elle me proposa de tempérer le labeur d'une existence sédentaire en bibliothèque par de providentielles séances de natation dans la piscine du palais de la Culture, en profitant des horaires réservés aux diplomates étrangers. Elle s'occupa d'obtenir les laissez-passer par son ambassade (par la mienne, à vrai dire, quel que soit le motif, ce n'était même pas la peine d'y penser). Il ne nous restait qu'une question à résoudre: le bonnet de bain était obligatoire pour accéder à la piscine. Objet évidemment rare à Varsovie, et plus encore en plein hiver. Après quelques vaines et infructueuses déambulations à travers la ville, on finit par nous indiquer, dans le quartier Praga, au-delà de la Vistule, un petit magasin un peu louche qui vendait des pneus d'occasion et divers

accessoires en caoutchouc. On paya à prix d'or les deux seuls bonnets de bain de la boutique: très colorés et avec de clinquantes fleurs collées par-dessus. Mon entrée dans la piscine déclencha de tels fous rires que certains baigneurs ont frôlé la noyade.

Un jour, je me retrouvai assis en salle de lecture à côté d'un drôle de monsieur avec les oreilles en feuilles de chou, qui lisait un ouvrage ancien et prenait des notes. Je jetai un coup d'œil furtif à sa fiche de prêt: Jan Kott. Il eut à un moment un violent étternement, je lui lançai un opportun «À vos souhaits» et j'en profitai pour lui demander ce qui l'amenait à étudier le fameux auteur de *Shakespeare, notre contemporain*, dont la renommée était parvenue jusque chez nous en Italie. Il me sourit et me répondit: «Ce n'est pas que j'aie envie de passer mon temps en sa compagnie, mais je m'appelle Jan Kott.» L'écrivain était revenu à Varsovie pour une conférence après de nombreuses années aux États-Unis, et il devait dire qu'il avait toujours adoré cette bibliothèque. Kott était un petit monsieur fragile, mais dotée d'une formidable énergie générée par ce qu'il appelait sa «maladie incurable»: le théâtre. Sa vie suivait les fluctuations de sa santé précaire. La mort avait souvent été sa compagne et elle lui avait permis d'entrer au cœur de la tragédie humaine, d'accéder à l'essence même du théâtre. Beaucoup de ses écrits font allusion dans leur titre à sa santé chancelante. En 1963, après une grave maladie, il s'était rendu en Italie et avait tenu un journal de voyage qui commençait ainsi: «Je suis allé à Roccasaro. J'ai vu des aloès au bord de la route. La première fois où je suis tombé malade, le docteur avait conseillé à ma femme de me faire manger, trois fois par jour, des petits morceaux de cette plante. [...] La salade d'aloès avait une saveur aigre-douce, comme certains plats chinois.» Et c'est ainsi qu'il intitula son essai probablement le plus intime: *Aloès* (1964)⁵. Un livre important, au demeurant, parce qu'il y décrit sa rencontre avec Nicola Chiaromonte (1905-1972), un intellectuel italien majeur et encore trop sous-estimé, dont j'ai découvert les mérites grâce à des Polonais tels que Kott: «Il m'a appris que le monde ne se divise pas en rouge et en noir, et il m'a enseigné la valeur de la liberté.» À l'instar de Chiaromonte, Kott n'était pas seulement un critique de

théâtre pertinent, mais aussi un intellectuel qui réfléchissait sur son époque et cherchait dans le texte théâtral et sa mise en scène une clé pour comprendre la *contemporanéité*. Tel est le sens de l'expression que Kott a d'abord forgée pour évoquer Shakespeare: «notre contemporain», même si de nos jours elle est devenue un peu galvaudée et trompeuse.

*Shakespeare, notre contemporain*⁶, auquel la censure polonaise avait imposé le titre plus neutre d'*Esquisses sur Shakespeare* (1961), fut l'ouvrage qui lui conféra une notoriété mondiale. Sa lecture «politique» et existentielle de Shakespeare a influencé la plupart des grands metteurs en scène européens de Giorgio Strehler à Peter Brook. Mais ses incursions dans l'univers shakespearien ne se sont pas limitées à l'ouvrage de 1961, il a continué à approfondir la question à travers des essais et des articles fondamentaux, dont quelques-uns sont réunis dans le volume *Amère Arcadie*⁷.

En tant que critique et spécialiste du théâtre, Kott a toujours recherché les points de jonction entre la représentation d'une œuvre de théâtre et sa traduction dans la pratique de la vie quotidienne. Durant les événements de 1956 qui amenèrent son pays à rompre avec le stalinisme, il écrivit un texte intitulé *Hamlet après le XX^e Congrès*, où il déclarait que, après avoir assisté à la représentation d'*Hamlet* au théâtre *Stary* de Cracovie, il ne pouvait relire la pièce sans que lui saute aux yeux sa virulente dénonciation des crimes politiques. Peter Brook a écrit que Kott «est l'unique spécialiste de Shakespeare qui sait que, si quelqu'un frappe à la porte à cinq heures du matin, ce n'est pas le laitier». Et c'est avec ce même regard contemporain qu'il étudia les auteurs antiques, dont il proposa une très fine analyse dans *Manger les dieux*⁸. Il dit au cours d'une interview: «J'ai également cherché dans la tragédie grecque cette correspondance avec notre temps, car sur quoi d'autres pourrais-je écrire?» Une contemporanéité qui, à travers Eschyle, Sophocle et Euripide, nous apparaît très «archaïque», quasiment monstrueuse, chargée d'une violence théoriquement et légalement injustifiable.

Kott était, dans son registre, un excellent écrivain. Il y a du grand style dans la rigueur formelle de ses essais: il fut un maître d'une rare érudition, d'une vivacité de pensée toujours déconcertante, animé d'un souffle polémique

sans toutefois être iconoclaste. Certains textes combinent de fulgurantes interprétations, tels que *Gilgamesh ou la mortalité* (en des pages où il trouve moyen de célébrer la mémoire de ses camarades alpinistes disparus en montagne), ou bien *Le Nouveau Jonas* (qui commence par la recette d'une soupe que l'on prépare aujourd'hui encore en Nouvelle Angleterre et qui servait d'appât à baleine, pour finalement décortiquer *Moby Dick* à la lumière de la Bible et de la kabbale, de Conrad, Milton, Joyce...). Kott avait le sentiment d'appartenir à un véritable courant littéraire, un courant singulier: l'école polonaise d'essayisme, ainsi qu'il tenta d'en faire la démonstration à ses lecteurs anglo-saxons dans une anthologie qui est une merveille d'intelligence: *Quarante Années d'essayisme polonais* (1990)⁹, qui réactualise la leçon de Montaigne, s'inspire de sa réflexion et de son « parler prompt ».

Politiquement, Kott avait navigué sur tous les courants majeurs du xx^e siècle: dans les années 1930, il est surréaliste dans les pas de Breton, puis néothomiste après sa rencontre avec Maritain; il devient trotskiste avant d'adopter, dans l'immédiat après-guerre, l'orthodoxie communiste (il intègre la revue littéraire stalinienne *Kuznica* [La Forge]); vers la fin des années 1950, il est réformiste; puis structuraliste et fasciné par les études sur les mythes de Mircea Eliade. En 1966, en partie à cause de problèmes de santé – mais il faut dire que la campagne antisémite des autorités communistes précipita sa décision –, il émigra aux États-Unis, où il enseigna dans un premier temps à Yale et ensuite à Berkeley, devenant un parfait professeur américain « radical », qui écrivait ses livres en anglais, tout en restant très attentif au débat politico-culturel polonais.

En février 1968, au théâtre Durham de Berkeley, il monta avec ses étudiants l'*Oreste* d'Euripide, transposant le récit dans le contexte de la guerre du Vietnam. En toile de fond, il y avait une image de la Maison-Blanche au centre d'une vue panoramique de Washington. Une jeune femme noire interprétait le coryphée et tous les acteurs, qui étaient vêtus en jeunes contestataires, chantaient à tue-tête *I Can't Get No Satisfaction*¹⁰. Kott n'avait pas écrit pour rien: « Je suis toujours du côté de ce que veut le metteur en scène; violez le texte, si vous le pouvez; vous devez seulement bien faire

comprendre au nom de quoi vous le faites.» L'énergie du théâtre le fascinait, cette capacité à faire surgir du rêve une réalité concrète: «Le metteur en scène dissèque le texte, non pas avec d'autres textes, mais au moyen de l'acteur. Il se sert de sa vie privée. La force du théâtre réside dans la fusion de la vie et de la fiction en un seul corps. Le grand acteur puise plus viscéralement en lui-même que dans le texte.»

Kott mourut à quatre-vingt-sept ans, à Santa Monica, en Californie. Dans l'un de ses derniers entretiens, il avait dit: «Ulysse est retourné à Ithaque, mais je n'ai pas d'Ithaque où je veuille et puisse retourner. Seul Shakespeare aura été et restera mon Ithaque.»

Avec ma tendance innée à toujours emprunter des chemins buissonniers, je tentai d'intégrer à mon programme d'études de doctorat les leçons d'un historien du Moyen Âge de réputation internationale: Bronisław Geremek (1932-2008). Malheureusement, après le coup d'État militaire de 1981, le Professeur – ainsi que tout le monde le surnommait – avait été emprisonné, puis interdit d'enseignement parce qu'il était l'un des principaux conseillers du syndicat Solidarność. Mais l'homme, imperturbable, donnait une fois par semaine une sorte de séminaire familial à l'attention de quelques étudiants dans sa petite maison de la Vieille Ville à Varsovie, au 25/4 de la rue Piwna, la même adresse depuis 1952, ce qui lui avait permis d'assister à la reconstruction de la cité détruite: «À l'époque, j'étais plutôt hostile à cette idée de reconstruire une ville exactement comme elle était et où elle était. Cela me paraissait une entreprise purement artificielle et il me semblait qu'il y avait d'autres priorités. Mais je dois admettre aujourd'hui que j'avais tort. La reconstitution de ce paysage urbain a été un acte de justice envers la mémoire. Varsovie est une cité unique en Europe: elle a relevé son passé et, grâce à cette reconstruction, le passé est présent¹¹.»

Le porche de l'immeuble de Geremek était discrètement surveillé par deux policiers et le plafond de l'appartement truffé de micros. Ses séminaires se déroulaient l'après-midi et, vers quatre heures, on servait le thé et, quand c'était possible, un gâteau. À cet instant, on commençait à parler politique, en écrivant sur des feuilles les phrases et les noms les plus compromettants.

Barbe impeccable et gestes amples de la main, une culture immense et un calme inébranlable (ajoutons qu'il avait toujours la pipe entre les dents comme le professeur Mortimer de la bande dessinée), Geremek avait tous les attributs du maître idéal.

Un gros monsieur aux yeux très doux vint un après-midi nous rendre visite. Lui aussi fumait la pipe (et remettait scrupuleusement dans la boîte son allumette calcinée, même lorsqu'il se trouvait dans la rue). Il y avait une grande complicité entre lui et Geremek, ils riaient et plaisantaient en français, comme deux vieux copains. Jacques Le Goff nous dit avoir rencontré sa femme, Hanka, par l'entremise de notre professeur. Durant l'automne 1959, Fernand Braudel l'avait expédié à Varsovie pour prendre contact avec les médiévistes polonais. Geremek, alors jeune étudiant communiste, était chargé de l'accompagner pour l'aider à surmonter la barrière linguistique, mais aussi, selon les us de l'époque, pour le «surveiller». Geremek, qui était déjà passablement revenu des délices du socialisme, lui avait présenté les intellectuels les moins orthodoxes du pays et, dans la foulée, l'avait emmené jusqu'à Lublin pour rencontrer une sommité, l'historien catholique Jerzy Kłoczowski. Et puis voyant Le Goff un peu perdu et esseulé, Geremek avait également essayé de lui faire connaître quelques amies. Ce fut le coup de foudre entre lui et une jeune étudiante en médecine, Hanka Havel, et le début d'une histoire d'amour qui devait durer toute une vie. Le Goff en parlait avec enthousiasme (j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le rencontrer avec sa femme, ils formaient en effet un couple délicieux), et Geremek, lorsqu'il abordait le sujet, devenait étonnamment sentimental, renchérisait et déclarait que, sans elle, Le Goff n'aurait jamais été le génial médiéviste qu'il était. Hanka n'est plus là, elle est morte à Paris, le 11 décembre 2004, et Le Goff lui a dédié un livre bref et émouvant: l'histoire d'une femme et d'une vie côte à côte, mais aussi un affectueux hommage à la mémoire de Geremek et de tous les compagnons historiens polonais¹².

Geremek fut l'un des pères de la Pologne démocratique et, en tant que ministre des Affaires étrangères (1997-2000), l'artisan de son entrée dans l'Europe et l'Otan. Mais il était

avant tout un grand médiéviste qui, à un moment donné, a dû mettre un peu en sourdine ses recherches et sa position d'universitaire afin de mieux se jeter dans le combat politique pour la démocratie et la reconnaissance des droits des travailleurs. De même que Václav Havel, il resta foncièrement un intellectuel entré en politique, un opposant qui n'hésitait pas, pour mieux se faire comprendre, à user de comparaisons tirées de la longue époque médiévale, dont il connaissait les faits et les secrets comme personne. Il se comportait en ami avec ses étudiants, en confident, en ironique démolisseur de certitudes et de préjugés. Il expliquait le Moyen Âge avec une passion contagieuse.

Lorsqu'il naquit peu avant la guerre, Geremek s'appelait, Benjamin Lewertow et il était le fils de sionistes qui avaient rêvé de s'établir en Palestine, où ils passèrent deux ans et où son frère aîné (Israel/Jerry) vit le jour; la famille retourna vivre chichement en Pologne; elle se réfugia en Union soviétique, avant de s'en échapper en 1939; tous furent enfermés dans le ghetto de Varsovie. Le père mourut à Auschwitz; le frère aîné survécut au camp de Bergen-Belsen; le petit Bronislaw et sa mère réussirent à quitter le ghetto avant sa destruction grâce à Stefan Geremek, un catholique avec qui elle avait contracté un mariage blanc, mais qu'elle épousa pour de bon après la guerre et qui adopta Bronislaw. Après cette jeunesse chaotique, Geremek s'était inscrit en 1950 à la faculté d'histoire de l'université de Varsovie où il avait presque tout de suite adhéré au parti communiste (qu'il quitta en 1968). Il avait, c'est certain, une profonde passion pour l'histoire contemporaine, mais il s'était tourné vers le Moyen Âge, politiquement moins risqué, et puis il ajoutait qu'il y avait tout de suite rencontré de formidables maîtres, tels que l'historien du féodalisme Witold Kula et sa femme, Nina Assorodobraj, «élève de Stefan Czarnowski, sociologue elle-même, [qui] a fait un travail éblouissant, à mi-chemin entre la sociologie et l'histoire [...] Ses travaux, pour moi, ont été très importants sur le plan méthodologique et conceptuel¹³.» Sans eux, la France ne serait pas devenue pour Geremek l'horizon intellectuel de référence qu'elle a été. À l'École pratique des hautes études, sous la direction de Braudel, il s'était spécialisé dans l'histoire sociale et culturelle du Moyen Âge et ses premières

recherches donnèrent lieu à un livre: *Le Salarial dans l'artisanat parisien aux XIII^e-XV^e siècles*¹⁴. Sa réflexion sur le «prolétariat» médiéval avait très vite conduit Geremek à s'intéresser à tous les «marginiaux»: les vagabonds, les Tsiganes, les mendiants, les hérétiques: «La modification de nos comportements à l'égard de la pauvreté et des pauvres nous permet de saisir le lent et complexe processus de formation des positions intellectuelles et de la politique sociale moderne¹⁵.»

L'histoire selon Geremek n'est pas événementielle, c'est au contraire un récit anthropologique et culturel, une réflexion sur les mentalités: le fait économique exprime selon lui une donnée civilisationnelle. Après son ouvrage fondamental, *La Potence ou la Pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*¹⁶, ses recherches débouchèrent sur un travail révolutionnaire du point de vue méthodologique, et Le Goff estimait que *Les Fils de Caïn. L'Image des pauvres et des vagabonds dans la littérature européenne du XV^e au XVII^e siècle*¹⁷ était «le plus important livre jamais écrit sur le Moyen Âge». Le manuscrit, refusé par la censure polonaise non pas en raison de son contenu, mais par hostilité politique envers l'auteur, je le fis sortir clandestinement de Pologne, enfilé dans ma chemise comme une sous-ventrière, et il fut publié sans attendre en Italie.

Geremek a voulu enseigner à l'Europe comment comprendre et respecter ses exclus, ses mendiants, ses vagabonds. L'attitude que le pouvoir peut avoir à leur rencontre est un baromètre du degré de civilisation. Geremek était un Européen convaincu: peut-être le penseur le plus européen que j'ai eu à connaître. Il aimait dire: «Quand j'ai des doutes sur l'Europe, j'écoute Bach. Il est toujours là pour aider!»

Il se réjouissait que Solidarność ait été «la première pierre arrachée au mur de Berlin» et que Gdańsk soit devenu un «lieu de mémoire» européen. Avant de mourir dans un accident de voiture, il avait employé toute son énergie à concevoir une Europe «comme vaste système éducatif»: échanges généralisés d'étudiants à travers les bourses d'études *Erasmus* et une université d'un type nouveau à Strasbourg, sans limite d'âge ou de culture. Seule une grande circulation des personnes, des savoirs et des expériences, serait à même d'abattre les retranchements identitaires et la méfiance historique qui

freinaient l'émergence d'une Europe véritablement unie, enfin débarrassée de ses luttes ancestrales.

De ces années passées à Varsovie, j'ai également gardé le souvenir d'un froid redoutable. Le thermomètre s'était figé à vingt degrés au-dessous de zéro. La nuit, pour dormir, je tirais mon matelas dans la cuisine, laissant le four électrique allumé grand ouvert. J'avalais pour me revigorer des litres de thé bouillant arrosé d'une bonne dose de vodka. Je vivais ainsi dans un état permanent d'ivresse, le corps parcouru de frissons. Tous ceux qui pouvaient rester chez eux s'y claquemuraient. De ma fenêtre historiée d'arabesques de glace, j'observais les rares passants courbés entre deux congères. Juste en face de chez moi, une invraisemblable enseigne au néon faisait étinceler par intermittence une inscription verdâtre: LODY WŁOSKIE (glaces italiennes). Un cauchemar, je sentais le froid redoubler dans mes os en voyant les adultes et les enfants entrer dans la boutique et en ressortir joyeux, serrant étroitement leur cornet dans leurs gants de laine.

Un matin, je me suis décidé à aller voir de plus près: une pièce dépouillée avec juste des photos jaunies de filles épinglées au mur, un drapeau italien qui avait connu des jours meilleurs, un vieux comptoir avec deux éléphants en plastique rose et un panier d'osier jaune rempli de cornets. Je commandai deux parfums au hasard (l'un devait être vanille, quant à l'autre, j'ignorais même le sens du mot en polonais): un truc immonde, une sorte d'entremets glacé bourré de sucre et dont l'intérieur était aussi dur que du béton. La boutique était déserte, alors je me mis à faire le joli cœur auprès de la jeune vendeuse: grande, blonde, junonienne avec un beau sourire de paysanne polonaise. J'entrai dans ses bonnes grâces et elle me confia que les patrons de la boutique étaient deux vieux Italiens qui, les années passant, étaient devenus moins regardants sur la qualité. Si je voulais faire leur connaissance, ils seraient là, comme d'habitude, le mercredi.

Quand je retournai au magasin, la vendeuse avait disparu, un frêle petit vieux, avec moustache et casquette, dépassait tout juste de derrière le comptoir. Il m'attendait. Il appela aussitôt sa femme: aussi fluette que lui, avec une coiffe de serveuse qui lui donnait un air de coquelet. Ils parlaient le vénitien, l'agrémentant de quelques mots de polonais. Ils

étaient originaires d'un village près de Padoue. Lui était arrivé à Varsovie peu après la Première Guerre mondiale, en 1920, pour chercher fortune. Il avait tourné dans les parcs avec son chariot de glaces. Il s'était fait un peu d'argent et était rentré au pays pour épouser sa toute jeune fiancée. Après son mariage, il était revenu s'installer en Pologne. Il avait été l'un des premiers glaciers de la ville. Les affaires marchaient bien: les glaces vénitiennes avaient du succès et puis, en ce temps-là, il y avait pas mal d'Italiens qui travaillaient à Varsovie. Lorsqu'il était en poste à l'ambassade, Curzio Malaparte était même l'un de leurs fidèles clients, il venait offrir des glaces à de jolies dames. Pas très loin, il y avait aussi un restaurant italien, le *Frascati*, qui se fournissait chez eux (il ne reste plus aujourd'hui qu'une rue Frascati). Ce qui me frappa dans leur histoire, c'est qu'ils paraissaient avoir fabriqué et vendu des glaces sans interruption pendant cinquante ans, la routine, comme s'il ne s'était rien passé à Varsovie. Comme si, au lieu de se trouver dans l'une des villes les plus secouées de l'histoire du XX^e siècle, ils avaient tenu leur commerce à Zurich.

–Vous faisiez quoi pendant la guerre?

–Des glaces. Les soldats allemands aussi en raffolaient.

–Et durant l'Insurrection?

–Et qu'est-ce qu'on pouvait faire? Et puis l'Insurrection n'est pas venue jusqu'ici... c'était plus difficile pour trouver du sucre.

–Et après, vous avez été nationalisés?

–Pensez-vous! C'était seulement pour les gros. Nous, on est toujours restés petits et privés.

–Et pendant la période noire du stalinisme?

–Les gens mangeaient toujours des glaces!

–Et aujourd'hui?

–Que voulez-vous, c'est la crise économique, et nous, nous sommes vieux. Et puis, vous aurez remarqué, la qualité du lait a beaucoup baissé. Mais on en a tant vu. Ça ira bien au bout.

J'allais les voir pratiquement chaque semaine. Leurs glaces, et leur gentillesse, comblaient ma nostalgie de l'Italie. Ils étaient malgré tout les meilleurs glaciers de la ville.

Quelque temps après, la mère d'une amie me raconta qu'elle avait eu, au lycée, une camarade de classe d'origine italienne. Ses parents vendaient des glaces. Elle s'était suicidée à dix-huit ans pour un chagrin d'amour.